

ISABELLE
ET GERTRUDE,
O U
LES SYLPHERS SUPPOSÉS,
COMÉDIE EN UN ACTE,
MÊLÉE D'ARIETTES.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le
14 août 1765.

II.

I

521974

AVERTISSEMENT.

JE n'ai garde de m'attribuer le mérite de cet Ouvrage : je n'en dois le succès * qu'à l'immortel Auteur qui m'en a fourni l'idée. Une seule étincelle de son génie suffit pour animer ; c'est le feu créateur.

J'ai la même obligation à M. de Marmontel. Tout ce qu'on a trouvé de plus piquant dans *Soliman* et dans *Annette*, n'appartient qu'à lui. *Il a fait naître les fleurs ; j'ai eu le bonheur de les cueillir.*

* M. de Voltaire.

A

M. DE VOISENON,

L'UN DES QUARANTE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

O mon ami ! le meilleur des amis ! ce n'est point à l'ancienneté de votre famille , ni à vos distinctions que je rends hommage : c'est à vous-même ; c'est à votre cœur , supérieur encore à votre esprit ; c'est à cette amitié pure et solide qui fait mon bonheur , et que je préfère à tout , à la gloire même.

FAVART.

ACTEURS.

DUPRÉ.

DORLIS.

Madame GERTRUDE.

ISABELLE.

Madame FURET.

AMBROISE, jardinier qui ne paraît point.

La Scène est dans la maison de madame Gertrude.

ISABELLE ET GERTRUDE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

[Le Théâtre représente un jardin agréable, mais qui a l'air d'une solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite est un pavillon d'architecture sur une terrasse à laquelle on monte par cinq ou six degrés. Les portes sont vitrées, mais garnies de rideaux épais : ces portes, qui comprennent toute la façade du pavillon, laissent voir, lorsqu'elles sont ouvertes, l'intérieur du salon meublé avec élégance ; on y découvre une toilette et deux sièges. Il y a une porte secrète qui répond à un petit sentier couvert de myrtes, de jasmin et de roses. Le ciel est sans nuages, et la lune, qui est dans son plein, paraît au-dessus des arbres, et éclaire tout le jardin.]

SCÈNE PREMIÈRE.

(On joue une ouverture, pendant laquelle on voit Dupré, couvert d'un manteau, avec une lanterne sourde à la main, monter par le petit escalier dérobé, et entrer avec mystère dans le pavillon, qui paraît éclairé un instant après.)

DORLIS, seul.

LE cœur me bat de crainte et de joie. De quel côté tourner?... Si je savais le réduit qu'elle habite.... si

6 ISABELLE ET GERTRUDE,

je savais.... Je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Rassurons-nous. Quoiqu'il soit encore de bonne heure, tout le monde doit être déjà retiré dans une maison aussi réglée que celle-ci. Tout doit dormir, excepté un cœur sensible, agité d'une douce inquiétude.

A R I E T T E.

O nuit ! charmante nuit ! sois propice à l'amour,
Et tu seras, pour moi, plus belle qu'un beau jour.

Dormez, dormez, cœurs insensibles,
Et laissez-nous jouir des plus heureux momens.

O nuit ! sous tes ombres paisibles,
Assoupis les jaloux, éveille les amans ;

Attire en ce lieu solitaire
L'objet de mes plus chers désirs ;

Cache l'amour et ses plaisirs
Sous le voile épais du mystère.

Mon cœur languit dans la souffrance.

Quels maux on éprouve en aimant !

Mais je préfère mon tourment

Au néant de l'indifférence.

O nuit ! etc.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres : si j'y montais pour découvrir....

(*Il monte sur un arbre.*)

SCÈNE II.

DORLIS, DUPRÉ.

DUPRÉ, dans le pavillon, ouvre les portes, regarde une pendule, et dit :

IL n'est que neuf heures et demie : il n'est pas si tard que je pensais.

DORLIS, sur l'arbre.

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRÉ.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure : à quoi m'occuper en l'attendant ? Voilà un livre à côté de ce pot de rouge : *Les Pensées de Sénèque*. La morale s'accorde toujours avec le désir de plaire.

DORLIS.

Descendons.

DUPRÉ.

Quel est cet autre ouvert et marqué par une mouche de velours ? *L'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour consiste simplement dans l'union des âmes*. Au diable soit l'ouvrage : il n'a rien de solide. *Notes sur le comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité et de l'apparition des substances aériennes*. On reconnaît toujours les gens au choix de leurs livres.

8 ISABELLE ET GERTRUDE,

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumière.

DUPRÉ, *à part.*

J'entends du bruit.

DORLIS, *à part.*

C'est un homme.

DUPRÉ.

C'est elle. Venez, venez donc, madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude !

(*Dorlis, en voulant se sauver, renverse une chaise de jardin.*)

DUPRÉ.

Qui va là ? Que vois-je ! C'est Dorlis!...

DORLIS.

C'est vous, mon oncle Dupré ?

DUPRÉ.

Que viens-tu faire ici ?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle ?

DUPRÉ.

Commence par me répondre. (*A part.*) Vient-il pour m'espionner ?

DORLIS.

Madame Gertrude est-elle là ?

DUPRÉ, *avec émotion.*

Non ; pourquoi ?

DORLIS.

Ah ! mon cher oncle, je me confie à vous ; ne lui dites pas que j'aime sa fille.

DUPRÉ, *à part.*

Il me rassure. (*Haut.*) Tu aimes sa fille ? Ah ! je savais, je savais bien ; et c'est pour te surprendre que je viens ici tous les soirs.

DORLIS.

Tous les soirs ? pour mé surprendre ? Allons, allons, mon oncle, cela ne se peut pas. Je n'ai point de confidens, vous n'êtes pas devin, et c'est la première fois que je me hasarde....

DUPRÉ.

Comment as-tu pu t'introduire ?

DORLIS.

Après avoir essayé inutilement plusieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureusement trouvé une dans la ruelle de votre alcove, qui s'est rencontrée toute juste, toute juste.

DUPRÉ.

C'est une des clefs de ma bibliothèque ; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre bibliothèque ?

DUPRÉ.

Rends-la moi tout-à-l'heure....

DORLIS.

La voilà, mon oncle; mais...

DUPRÉ.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non, reste.
(*A part.*) J'ai encore le temps de l'interroger....
(*Haut.*) Isabelle est-elle d'intelligence?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé; vous savez qu'elle ne sort point sans sa mère, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRÉ.

Il est vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Isabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon oncle.

DUPRÉ.

Tu n'es qu'un petit sot.

DORLIS.

Ménagez le terme : on n'est point sot à vingt ans.

DUPRÉ.

Et tu crois qu'Isabelle ?.....

DORLIS.

ARIETTE.

De sa modeste mère
Elle a saisi le goût.
L'œil percant du mystère
Ne voit rien, et voit tout.

Ses timides prunelles,
Se glissant de côté,
Lancent des étincelles
De pure volapté.

DUPRÉ.

Hon, hon.

DORLIS.

Doucement tourmentée
De ses quinze ou seize ans,
Tendrement agitée
De ses transports naissans;
Ne pensant point encore,
Mais cherchant à penser,
D'un désir qu'elle ignore
Elle se sent presser.

DUPRÉ.

Hé bien ?

DORLIS.

Lorsque je suis près d'elle,
Je la vois qui rougit ;
Son embarras décèle
Que le penchant agit :
N'est-il donc pas possible
Qu'elle approuve mon feu ?
Pour une ame sensible,
Rougir est un aveu.

DUPRÉ.

Oui-dà !

DORLIS.

Quand les yeux se répondent,
Ce langage est bien sûr ;
Quand leurs traits se confondent,
Il n'est plus rien d'obscur ;
Nos paupières baissées,
Nos regards n'en font qu'un :
Ames, cœurs et pensées,
Alors tout est commun.

ISABELLE ET GERTRUDE,

DUPRÉ.

Il a raison.... (*Haut.*) Mais qu'espères-tu?

A R I E T T E.

Téméraire!

Tu n'y penses pas.

Hélas! hélas!

Que vas-tu faire?

Respecte d'innocens appas.

Téméraire!

Tu n'y penses pas.

Hélas! hélas!

Quel espoir te conduit?

Tu vas affliger une mère,

Une mère si chère.

De tous ses soins veux-tu ravir le fruit?

Pourquoi troubler la paix d'une famille?

Tu suis dans l'air

Un éclair

Qui brille,

Et tu ne vois pas,

Hélas!

Des abîmes sous tes pas.

Téméraire!

Tu n'y penses pas.

D O R L I S.

Calmez-vous : mes vues sont légitimes, et l'amour le plus pur, le plus constant....

DUPRÉ.

A quoi ton amour te servira-t-il? Madame Gertrude destine sa fille à une retraite perpétuelle.

D O R L I S.

Ah! quel dommage! Et vous souffririez?.... Vous qui avez tant de pouvoir sur l'esprit de madame Gertrude?...

DUPRÉ.

Moi ! Que veux-tu dire ?

DORLIS.

Eh ! là ! là ! j'aime , et je me connais en amans :
vous n'êtes pas ici pour rien.

DUPRÉ.

Tu penses que l'honnête madame Gertrude ?

DORLIS.

Les femmes honnêtes sont plus sensibles que les
autres .

DUPRÉ.

Tu parles comme ces libertins qui ne croient ja-
mais à la vertu des femmes. Madame Gertrude
a-t-elle dessein de plaire ? Vois avec quelle simpli-
cité elle est mise.

DORLIS.

A R I E T T E .

Oui , oui , le fard de la beauté
Est la décence et la simplicité ;
L'art est de cacher l'art : c'est le moyen de plaire ,
C'est le point nécessaire.
Il faut la voir ,
Cette dame Gertrude ;
C'est un miroir
Pour une prude :
Il faut la voir
Avec son grand mouchoir
Noir.

Il se plisse ou s'étend sous ses mains vertueuses ,
S'ajuste , s'arrondit , prend des formes heureuses ,
Et ménage des jours , des jours de volupté :
Le blanc , le noir.... l'œil en est enchanté.

Ainsi l'on voit, dans un bocage sombre,
Les rayons du soleil se jouer avec l'ombre.

Oui, oui, le fard de la beauté
Est la décence et la simplicité.

DUPRÉ.

Tais-toi, petit coquin ; tu en sais trop, et je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui, j'aime, il est vrai, madame Gertrude : je crois en être aimé de même, sans qu'elle le sache ; mais tiens, je n'en suis pas plus heureux : c'est une espèce de philosophe femelle de trente-six à trente-sept ans, qui croit déjà qu'il n'est plus permis d'aimer à son âge ; une prude, qui n'est point médisante ; une femme encore aimable, qui ne parle que morale et vertu, et qui a une aversion pour tous les hommes.

DORLIS.

Je ne le crois pas, puisqu'elle n'en a point pour vous.

DUPRÉ.

Elle se borne aux plaisirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS.

Voilà en effet une femme bien singulière ! Ma foi, mon oncle, si j'étais à votre place,

DUPRÉ.

Laisse faire, je ne désespère pas d'être bientôt son mari. Va-t-en ; nos intérêts sont communs. Ce n'est

pas d'aujourd'hui que j'ai dessein de te faire épouser Isabelle ; c'est un parti qui te convient, tu lui conviens de même ; mais laisse-moi agir, ne te mêle de rien, et sois sage.

DORLIS.

Oh ! oui, sage, sage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-vous pour votre compte avec madame Furet ? On dit que....

DUPRÉ.

Tà ! tà ! on dit, on dit ; je m'en embarrasse peu.

DORLIS.

Prenez-y garde, c'est l'espion du quartier : elle est de bonne guette au moins cette femme-là.

QUINQUE.

M. FURET.	AMBROISE, <i>sans être vu.</i>	DUPRÉ.	DORLIS.	M. GERTRUDE.
Holà ! holà !	Qui va là ?	On frap- pe.	On son- ne.	N'ouvrez à per- sonne.
Holà ! holà !	On y va, on y va.			
Ne tardez pas.	Je suis là bas.	Quel em- barras !	Quel em- barras !	N'ouvrez votre pas.

(Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux et cache la lumière.)

SCENE III.**MADAME GERTRUDE, MADAME FURET.****Mad. GERTRUDE.**

C'EST vous, madame Furet... vous alarmez toute ma maison. Qui vous amène si tard ?

Mad. FURET.

Si tard ? Il n'est pas encore dix heures : c'est le temps de la promenade, et nous avons jusqu'à minuit.

Mad. GERTRUDE, à part.

Que vient-elle faire ici ? (*Haut.*) Je vous demande pardon ; mais nous nous retirons de très-bonne heure, et vous avez bien vu que mon vieux jardinier a été obligé de se relever pour vous ouvrir la porte.

Mad. FURET.

J'en suis bien fâchée pour votre vieux jardinier ; mais il est des cas....

Mad. GERTRUDE.

Quoi ? quelque nouvelle histoire scandaleuse ?

Mad. FURET.

Très-scandaleuse, je vous en assure.

Mad. GERTRUDE.

Eh ! Madame, pourquoi s'embarrasser des affaires d'autrui ? n'avons-nous pas assez des nôtres ?

COMÉDIE.

17

Mad. FURET.

A R I E T T E.

Eh ! non , non , non , dame Gertrude ,
Vous ne pouvez , sans bien penser ,
Vous ne pouvez vous dispenser
De seconder l'exactitude
Dont j'ai toujours fait mon étude.
Eh ! non , non , non , dame Gertrude ,
Vous ne pouvez , sans bien penser ,
De ce devoir vous dispenser.

Car c'est enfin
Pour le bien du prochain ,
Que je vais , que je vien ,
Que je cours , que j'agis , que je veille.
Je viens d'apprendre , à l'instant ,
Un secret important :
Je vais vous le dire à l'oreille ;
Tout bas , tout bas ,
N'en parlez pas.

RÉCITATIF.

Pour suivre un amant téméraire ,
Une jeune pensionnaire
A sauté les murs du couvent :
On l'a prise avec son galant.

D U O.

Mad. GERTRUDE.

J'entends , j'entends ; il faut se taire.

Mad. FURET.

Fort bien , fort bien ; ne disons rien :
Quand nous saurons tout le mystère ,
Nous ferons éclater l'affaire.
Le scandale est toujours un bien.

II.

2

Mad. GERTRUDE.

Il faut toujours, toujours se taire :
Vous n'avez point d'humanité.

Mad. FURET.

Nous ferons éclater l'affaire ;
Vous n'avez point de charité.

Mad. GERTRUDE, à part.

Il va venir, il est peut-être déjà venu. Quel embarras !

Mad. FURET.

Allons, allons, ranimez votre zèle ; on a amené ici tantôt devant M. Dupré, juge de la prévôté, le jeune homme et la jeune fille ; on dit qu'elle est du lieu. Courons nous informer.....

Mad. GERTRUDE.

Eh ! que vous importe ? Ce n'est pas votre fille.

Mad. FURET.

Ma fille ! non, Dieu merci ; je n'ai pas attendu qu'elle eût l'âge de raison pour la mettre en lieu sûr ; elle est élevée avec la plus grande sévérité. Il y a douze ans que je ne l'ai vue, mais je sais qu'elle est bien.

Mad. GERTRUDE.

Ce n'est pas ma fille non plus ; je prends soin moi-même d'Isabelle : ainsi... bonsoir, Madame.

Mad. FURET.

Comment ! bonsoir....

Mad. GERTRUDE.

Je ne m'inquiète que de ce qui me regarde.

Mad. FURET.

Mais, depuis quelque temps, vous êtes bien indulgente; et si je ne vous connaissais pas, j'aurais des soupçons. Des femmes vertueuses comme nous ne sont jamais indulgentes, à moins qu'elles n'aient besoin d'indulgence pour elles-mêmes; vous m'entendez.

Mad. GERTRUDE, à part.

Voilà une dangereuse créature! (*Haut.*) Et moi, si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous n'êtes à l'affût des défauts d'autrui, que pour trouver des excuses à vos propres faiblesses; mais à Dieu ne plaise.

Mad. FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Mad. GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Mad. FURET.

Vous êtes dans de faux principes, ce n'est pas de soi qu'il faut s'occuper; il faut s'oublier, se sacrifier pour le bien général. Eh! tout serait perverti, s'il n'y avait pas des âmes assez courageuses pour démasquer le vice. C'est par-là que l'on opère de bonnes actions.

Mad. GERTRUDE, à part.

Je suis sur les épines.

Mad. FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin, c'est moi qui l'ai fait déshériter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux; et par mes conseils on a donné tous ses biens à d'honnêtes personnes, qui ne cesseront de faire des vœux pour son amendement.

Mad. GERTRUDE.

Ah! quelle horreur!

Mad. FURET.

Oui, c'était une horreur; et cette madame Doucet qui jouait la prude, n'ai-je pas découvert qu'elle était....

Mad. GERTRUDE.

C'en est assez; permettez que je vous quitte.

Mad. FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne soyions au fait de l'aventure de la jeune pensionnaire. Courons de ce pas chez M. Dupré; il ne me cachera rien, car il doit m'épouser.

Mad. GERTRUDE.

Vous épouser! (*à part*), Je suis anéantie!

Mad. FURET.

D'où vient cette surprise? Si vous avez juré de ne jamais vous remarier, moi je n'ai juré de rien. Eh! croyez-moi, vous ne feriez peut-être pas si mal de vous remarier, car....

Mad. GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car ? Une femme prudente ne se marie pas deux fois.

Mad. FURET.

Une femme raisonnable se marie quand elle en trouve l'occasion ; c'est ce que j'ai bien dessein de faire, quand ce ne serait que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Mad. GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdissement... une faiblesse...

Mad. FURET.

Une faiblesse ! je ne vous abandonne point ; je passerai la nuit près de vous.

Mad. GERTRUDE.

Cela... cela se passe ; allons, je suis prête à vous suivre, puisque vous le voulez. (*A part.*) C'est le moyen de m'en défaire.

Mad. FURET.

Mais non, ne vous risquez point ; c'est peut-être le serein qui vous incommode. Entrons dans ce pavillon.

Mad. GERTRUDE.

(*Madame Gertrude retient brusquement madame Furet, qui est prête à entrer dans le pavillon.*)

Eh ! non, non. Je me sens mieux. (*A part.*) Ah ! la maudite femme !

22 ISABELLE ET GERTRUDE,

Mad. FURET.

Que dites-vous ?

Mad. GERTRUDE.

Rien, rien, ma bonne amie ; partons.

Mad. FURET.

Prenons le plus court, passons par la fausse porte de votre jardin.

Mad. GERTRUDE.

Je n'ai garde. (*A part.*) C'est par-là qu'il vient ; elle le rencontrerait peut-être. (*Haut.*) Traversons plutôt la grande rue.

Mad. FURET.

Pourquoi ?

Mad. GERTRUDE.

C'est que cette porte est voisine du bois. On dit qu'il rôde là toute la nuit des gens mal intentionnés.

Mad. FURET.

Vous avez raison. J'oubliais de vous dire que l'on a vu plusieurs fois un homme essayer des clés à cette porte-là.

Mad. GERTRUDE.

O Ciel ! sait-on qui c'est ?

Mad. FURET.

Je le saurai bientôt ; j'ai mes espions : comme je dois être dans peu la femme de M. Dupré, je lui épargne déjà le soin de veiller sur les habitans. Remerciez-moi de la peine que je prends pour vous... embrassez-moi donc.

Mad. GERTRUDE.

De tout mon cœur (*A part.*) Ah! si je pouvais,
sans blesser ma conscience....

Mad. FURET; *à part.*

Si je pouvais trouver l'occasion de l'humilier.
(*Haut.*) Allez, soyez tranquille.

A R I E T T E.

Rien n'échappe à ma vigilance.

Vous devez calmer votre esprit;

Je sais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit,

Tout ce qu'on pense.

Je pénètre tous les secrets :

J'aurai soin de vos intérêts.

Mad. GERTRUDE.

Eh! non, non; je vous en dispense.

Mad. FURET.

Vous êtes d'une nonchalance....

Mais.....

Rien n'échappe à ma vigilance, etc.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

DORLIS, DUPRÉ.

DORLIS.

MON oncle? mon oncle? elles sont parties.

DUPRÉ.

Te voilà encore ?

DORLIS.

Elles sont parties.

DUPRÉ.

Elle en aura pour quatre heures avec cette ba-
billarde,

DORLIS.

Tant mieux, tant mieux, nous voilà maîtres de
la maison. Je pourrai lui parler, n'est-il pas vrai ?

DUPRÉ.

Point du tout. Isabelle est enfermée, et quand elle
ne le serait pas, crois-tu que sa mère....

DORLIS.

Ah ! quelle cruelle mère !

DUPRÉ.

Elle a raison.

ARIETTE.

On ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.

Un moment, dès qu'on l'abandonne,
De petits séducteurs un nombre l'environne.

Leur essain à l'entour bourdonne :

Ils n'attendent que l'instant

De surprendre un cœur innocent.

On les voit mépriser un bien qu'elle regrette,

Quand ils sont satisfaits.

Ainsi je répète

Qu'on ne peut jamais

Veiller de trop près

Gentille fillette

Que l'Amour guette.

COMÉDIE.

25

DORLIS.

Avec votre permission, mon cher oncle, que je voie s'il ne me sera pas possible de lui dire un mot.

DUPRÉ.

Écoute : nous nous brouillerons très-sérieusement, si tu ne te retires.

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas ; vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Isabelle, vous aimez madame Gertrude ; et comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts sont communs ; vous avez mon secret, j'ai le vôtre.

DUPRÉ.

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement ; je n'ai fait que pousser la porte.

(Dorlis se retire dès qu'il entend madame Gertrude.)

S C È N E V.

DUPRÉ, madame GERTRUDE.

Mad. GERTRUDE.

AMBROISE, je vous chasserai, si vous osez encore ouvrir à quelqu'un sans mon ordre.

DUPRÉ.

Ah! ma chère Madame, que vous m'avez donné
d'inquiétude!

Mad. GERTRUDE.

Laissez-moi, Monsieur.

ARIETTE.

Rompons ensemble.
Tout se rassemble
Pour me troubler,
Pour m'accabler.
Je suis à plaindre,
J'ai tout à craindre;
Mais je vous vois
Pour la dernière fois.
Rompons ensemble, etc.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
A donc pu
Alarmer, effrayer votre vertu?

Mad. GERTRUDE.

Ah! que les gens
Sont bien méchants!
Je n'ai point cru
Le siècle si corrompu.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
Peut si fort alarmer, effrayer votre vertu?

Mad. GERTRUDE.

En vain j'ai donc prétendu
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, dans l'éloignement.

◆ La bonne occasion! Tentons fortune pendant qu'ils
sont là.

DUPRÉ.

Que je sache du moins....

Mad. GERTRUDE.

Laissez-moi, vous dis-je, vous n'êtes plus digne de mon estime.

DUPRÉ.

Qu'avez-vous à me reprocher ?

Mad. GERTRUDE.

Rien, Monsieur.

DUPRÉ.

Mais encore ?

Mad. GERTRUDE.

Eh bien, tout, Monsieur, tout. Allez trouver madame Furet : elle est chez vous, elle vous attend.

DUPRÉ.

Madame Furet !

Mad. GERTRUDE.

Après tout, que m'importe ? Vous êtes votre maître. Epousez-la, Monsieur, épousez-la.

DUPRÉ.

Le Ciel m'en garde.

Mad. GERTRUDE.

Ne lui avez-vous pas promis ?

DUPRÉ.

Rien. C'est un projet qu'elle s'est formé, et que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, et l'empêcher de soupçonner notre liaison innocente.

Mad. GERTRUDE.

L'intention serait pardonnable. (*en s'adouissant.*)
Me dites-vous vrai ?

DUPRÉ.

Je vous le proteste.

Mad. GERTRUDE.

Vous me rassurez pour vous ; mais je ne suis pas
tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos
actions.

DUPRÉ.

N'appréhendez rien.

Mad. GERTRUDE.

ARIETTE.

Femme curieuse,
Femme envieuse,
Aigre, bigotte,
Cagotte ;

Oh ! c'est, en vérité,
Trois fléaux pour l'humanité.

Agissante
Par oisiveté ;
Médisante
Par vanité ;
Méchante
Par charité.

Oh ! c'est, en vérité,
Trois fléaux pour l'humanité.

DUPRÉ.

Bon ! bon ! ma prudence mettrait en défaut cent
Cerbères comme madame Furet.

Mad. GERTRUDE.

Je suis dans une agitation qui m'ôte la force de me soutenir.

DUPRÉ.

Venez vous reposer dans votre pavillon.

(Elle monte dans son pavillon ; Dupré lui donne un siège , elle s'assied , ôte sa coiffe nonchalamment , et soupire. Dupré prend la lumière qu'il avait cachée , la remet sur la table , avance une chaise pour lui , et se place à côté de madame Gertrude.)

SCÈNE VI.

DORLIS, seul.

Je cherche en vain. De ce côté je ne vois que des murs. Ne nous rebutons point ; voyons encore par ici.

SCÈNE VII.

Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

Mad. GERTRUDE.

Et sincèrement vous n'avez point d'idées de mariage ?

DUPRÉ.

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois..... assez souvent.

Mad. GERTRUDE.

Qui peut vous inspirer ces idées ?

DUPRÉ.

Si c'était vous, Madame ?

Mad. GERTRUDE.

Et vous prétendriez..... Vous n'y songez pas. Si vous m'épousiez.... vous auriez des volontés. Je n'en aurais plus ; l'hymen engage, et je ne serais plus digne de la perfection où j'aspire.

DUPRÉ.

En seriez-vous moins heureuse ?

Mad. GERTRUDE.

Eh ! que diraient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent personne ?

DUPRÉ.

Tout ce qu'elles voudraient.

A R I E T T E.

Sans soucis, vivre pour soi,
 Jouir de soi-même,
 Faire du temps un bon emploi,
 Être heureux, voilà ma loi :
 C'est un bon système.
 Qu'importe ce qu'on dit de moi,
 Qu'importe ce qu'on dit de moi,
 Quand du temps je fais bon emploi,
 Et quand je jouis de moi-même.

Que sotté,
 Dévoté,
 Bigoté,
 Jaboté,
 Médisé,
 Méprisé,
 S'épuisé
 En aigreur ;
 Jamais je n'écoute
 Sa vaine clameur.
 Tranquille, je goûte
 Le repos du cœur.
 Jouis de soi-même,
 Voilà le système
 Qui fait mon bonheur.
 Oui, c'est le système
 Qui fait le bonheur,
 Qui fait le bonheur.

Mad. GERTRUDE.

Je vous croyais une ame plus dégagée....

DUPRÉ.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame; mais...

ARIETTE.

En vous voyant, il ne m'est pas possible
 De résister à l'attrait du plaisir ;
 Si la nature a fait mon cœur sensible,
 Est-ce de moi que dépend un désir ?
 Un mot flatteur qui sort de votre bouche,
 Un doux regard de ces yeux séduisants,
 Et cette main, cette main que je touche....

(*Madame Gertrude, après s'être laissé toucher la main, la retire.*)

Ah! tout en vous doit excuser les sens.

Mad. GERTRUDE.

Monsieur Dupré, il est dangereux de raisonner sur ces sortes de matières ; laissons cela.

32 ISABELLE ET GERTRUDE,

DUPRÉ.

Et vous-même, Madame, êtes-vous exempte des impressions ?...

Mad. GERTRUDE.

Moi!

DUPRÉ.

Vous respirez le parfum d'une rose,
Et des oiseaux le chant sait vous ravir.
Sur votre sein cette gaze est moins close,
Quand vous sentez l'haleine du zéphyr.
Cueillez un fruit, c'est votre goût qu'il flatte;
Levez les yeux, vous admirez le jour :
Sur tous les sens vous êtes délicate,
Et votre cœur se refuse à l'amour!...

Mad. GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant.

DUPRÉ.

Bien naturel ; et quand on est aussi aimable que vous....

Mad. GERTRUDE.

Ah! à mon âge, on ne l'est plus, on ne l'est plus.

DUPRÉ.

On ne l'est plus !....

Mad. GERTRUDE.

Laissons cela. Pour rectifier vos idées, lisez, je vous prie, les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entièrement, nous cesserons de nous voir.

DUPRÉ.

Cesser de nous voir ! ah ! lisons, lisons.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, Mad. GERTRUDE, DUPRÉ.

ISABELLE.

ARIETTE.

QUEL air pur ! le ciel est tranquille ;
 La paix règne dans cet asile.
 Quel air pur ! le ciel est tranquille ;
 Mais, hélas !
 Mon cœur ne l'est pas.

Mad. GERTRUDE, à Dupré.

Qu'en dites-vous ?

DUPRÉ.

Tout confirme votre système, et je vois bien qu'il faut que je me corrige. (*Il prend la main de madame Gertrude.*)

Mad. GERTRUDE.

A la bonne heure. Mais que faites-vous donc ?

DUPRÉ.

Rien, rien ; je me corrige.

Mad. GERTRUDE.

Vous baisez ma main, Monsieur ?

DUPRÉ.

Point du tout : c'est pour m'accoutumer à triompher de moi-même ; et c'est votre ame qui reçoit mon hommage.

34. ISABELLE ET GERTRUDE,

Mad. GERTRUDE

Passe pour cela.

ISABELLE.

Ma mère est ici avec quelqu'un !

DUPRÉ.

Et ces yeux si doux, que vous avez la bonté de fixer sur les miens ; ces yeux où je crois voir la pureté du ciel, ce n'est pas eux que j'admire : c'est encore votre ame ; c'est cette candeur, cette vertu !

Mad. GERTRUDE.

Passe pour cela,

DUPRÉ.

Malgré la douleur de votre veuvage, vous êtes encore....

Mad. GERTRUDE, *en soupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage !.... Ah !

ISABELLE.

Ma mère soupire, elle a du chagrin.

DUPRÉ.

Me trouvez-vous encore si coupable ?

Mad. GERTRUDE.

Non ; et puisque vous pensez enfin comme je le désire, Dupré, mon cher Dupré, vous faites mon bonheur.

ISABELLE.

Ma mère est heureuse ; que je suis contente !

S C È N E IX.

DORLIS, ISABELLE, Mad. GERTRUDE,
DUPRÉ.

DORLIS.

TOUTES mes recherches sont inutiles : mais c'est elle, c'est elle-même ; quel bonheur ! St ! st !

(Il tire Isabelle par la robe ; elle fait un cri.)

ISABELLE.

Ahi ! *(Dorlis s'enfuit.)*

Mad. GERTRUDE, à Dupré.

Disparaissez pour un moment.

(Dupré se sauve par la fausse porte du pavillon.)

S C È N E X.

MADAME GERTRUDE, ISABELLE.

Mad. GERTRUDE.

QUE faites-vous ici, ma fille ?

ISABELLE.

Ma mère, je ne pouvais dormir ; je me suis relevée,

36 ISABELLE ET GERTRUDE,

j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je suis descendue dans le jardin pour prendre le frais.

Mad. GERTRUDE, *à part.*

J'ai oublié de la fermer ; c'est cette madame Furet qui en est cause, elle m'a tourné la tête. (*Haut.*) Vous êtes descendue sans ma permission ?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là, ma mère.

Mad. GERTRUDE.

Et vous m'écoutez ?

ISABELLE.

Où, ma mère ; j'ai vu de la lumière dans votre pavillon, je me suis approchée, je vous ai entendu soupirer : cela m'a fait de la peine ; et puis vous avez dit que vous étiez heureuse : cela m'a fait plaisir ; et puis, comme j'allais m'approcher encore, il m'a semblé que quelqu'un me tirait par ma robe, et cela m'a fait peur.

Mad. GERTRUDE.

Vous êtes une petite visionnaire ; avez-vous vu quelqu'un avec moi ?

ISABELLE.

Non, mais on vous parlait.

Mad. GERTRUDE.

On me parlait ! et que me disait-on ?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Mad. GERTRUDE.

Allez, allez ; remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah ! ma mère, réstons encore un moment : je vous prie de me dire une chose.

Mad. GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux ? Est-ce M. Dupré, le juge de la prévôté ?

Mad. GERTRUDE.

Quelle idée ! L'avez-vous vu ?

ISABELLE.

Non, mais j'ai cru reconnaître sa voix.

Mad. GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je ? Heureusement elle est simple, et je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi pensez-vous donc, ma mère ?

Mad. GERTRUDE.

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler : c'est un mystère que je dois cacher à tout autre. Faites-moi serment....

ISABELLE.

Il est tout fait : la volonté de ma mère est un serment pour moi.

Mad. GERTRUDE.

La voix que vous avez entendue est celle de M. Dupré, sans être la sienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas.

Mad. GERTRUDE.

N'avez-vous pas lu le livre que je vous ai donné ?

ISABELLE.

Ah ! oui : le comte de Gabalis, qui dit qu'il y a des Sylphes, des Esprits aériens, des Intelligences : cela m'a amusée ; mais est-ce que tout cela est vrai ?

Mad. GERTRUDE.

Oui, ma fille. Quand on a toujours eu une conduite sans reproche, quand la vertu seule a toujours dirigé nos actions et nos moindres pensées, ô ma chère fille ! notre ame alors s'élève au-dessus d'elle-même ; elle s'épure et devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences supérieures à notre être, qui nous consolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah ! ma mère, j'ai grand besoin aussi de consolation.

Mad. GERTRUDE.

Vous ! Eh ! que vous manque-t-il ?

ISABELLE.

Rien.

Mad. GERTRUDE.

Désirez-vous quelque chose ?

ISABELLE.

Je crois que oui.

Mad. GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Je n'en sais rien ; mais....

A R I E T T E.

Un secret ennui me dévore ,
 Quand je m'abandonne au sommeil ;
 Et le matin , à mon réveil ,
 Je suis plus inquiète encore.
 Je ne sais d'où vient ma langueur ;
 Mais je soupire ,
 Mais je désire.

Si rien ne satisfait mon cœur ,
 Maman , maman , quel est donc le bonheur !

Mad. GERTRUDE.

Ma fille, éloignez ces idées : ce sont des pièges des mauvais Génies.

ISABELLE.

Des mauvais Génies ! Vous me faites trembler. Il est bien mieux de s'entretenir comme vous avec des Sylphes, des Esprits purs ; mais je n'imagine pas comment des Esprits parlent.

Mad. GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hommes , et nous apparaissent ordinairement sous une figure qui nous est familière , comme celle d'un parent , d'un ami.

ISABELLE.

Comme celle de M. Dupré ?

Mad. GERTRUDE.

Oui, oui.

ISABELLE.

Et que dit M. Dupré , quand on lui prend sa figure ?

Mad. GERTRUDE.

Il n'en sait rien ; ce n'est qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dit que l'on devait fuir jusqu'à l'apparence des hommes ; et cette apparence...

Mad. GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on est sage.

ISABELLE.

Ah ! ma bonne maman , que vous me faites aimer la vertu ! Mais si je suis bien sage , bien sage , aurai-je aussi une Intelligence ?

Mad. GERTRUDE.

Je l'espère ; et pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un si rare avantage , vous irez demain au couvent. Oui , c'est là , ma chère enfant ,

que l'on trouve un abri sûr contre le souffle empoisonné d'un monde dangereux.

ARIETTE.

Comme une rose ,
 La naïve pudeur ,
 Quand on l'expose ,
 Perd bientôt sa fraîcheur.
 Ah ! pour flétrir l'éclat d'une si rare fleur ,
 Il faut si peu de chose !
 Conserve donc l'honneur
 Comme une rose.

ISABELLE.

Mais au couvent il y a donc aussi des Esprits aériens qui font le bonheur des filles ?

Mad. GERTRUDE.

Oui.

ISABELLE.

Et comment cela donc ?

Mad. GERTRUDE.

Ils apparaissent en songe.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours ? Mais vous ne dormiez pas, vous, quand, tout-à-l'heure....

Mad. GERTRUDE.

Laissons cela, ma fille. Il est temps de vous retirer.

ISABELLE.

J'ai encore une chose à vous demander : Pourquoi ne voulez-vous pas que l'on sache le bonheur que vous avez ? cela exciterait les âmes à la vertu.

Mad. GERTRUDE.

Non. Je ne ferais qu'exciter l'envie; et comme tout le monde n'est point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un mystère, pour n'humilier personne.

ISABELLE.

Ah! que c'est bien dit, maman! je vais méditer là-dessus jusqu'à demain.

Mad. GERTRUDE.

C'est fort bien; mais laissez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard; votre santé m'inquiète: retirons-nous ensemble.

Mad. GERTRUDE.

Soit. (*à part.*) Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille! Je prends mon parti; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chère que tout.

ISABELLE.

Mais, qu'est-ce que vous avez donc? vous parlez toujours toute seule.

Mad. GERTRUDE.

Paix! je n'ai pas encore fait ma ronde, je vais voir si tout est bien fermé; attendez-moi là, et ne quittez point que je ne vous appelle, ou que je ne revienne vous chercher.

S C È N E X I.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE.

(Isabelle réfléchit ; et , pendant ce temps , Dorlis paraît et suit des yeux madame Gertrude ; ensuite il revient , et se cache derrière un arbre.)

HÉLAS ! que n'ai-je assez de vertu pour mériter comme ma mère !..... Je me perds dans mes réflexions.

DORLIS.

Elle se promène dans le fond du jardin : profitons de l'occasion.

DORLIS.

A R I E T T E.

Isabelle ? Isabelle ?

ISABELLE.

Qui m'appelle ? qui m'appelle ?

DORLIS.

O ma chère Isabelle !
Ne craignez rien d'un cœur fidèle.

ISABELLE.

Que ces accens me semblent doux !

ISABELLE ET GERTRUDE,

DORLIS.

Ne craignez rien d'un cœur fidèle:
 Il ne respire ,
 Il ne soupire
 Que pour vous.

ISABELLE, *à part.*

Flatteuse espérance !
 (*Haut.*) Offrez-vous à mes yeux.

DORLIS, *paraissant.*

Momens délicieux !

ISABELLE, *étonnée.*

C'est Dorlis ou son apparence.
 Je ne sais si c'est une erreur ;
 Mais ces traits sont chers à mon cœur.

DORLIS.

Approuvez ma sincère ardeur ;
 Ces instans sont chers à mon cœur.

ISABELLE.

Je suis toute tremblante.

DORLIS.

Rassurez-vous : l'amour qui m'anime....

ISABELLE.

L'amour qui vous anime ! L'amour, est-ce une
 Intelligence ? Ne me trompez point.

DORLIS,

Moi vous tromper ! ô ciel ! Oui , c'est l'Intelli-
 gence la plus pure.... Oui , c'est l'Amour lui-même
 qui remplit mon cœur , qui pénètre mes sens , qui en-
 traîne vers vous toutes mes pensées, tous mes désirs ,

et qui s'empare enfin pour vous seule de toutes les facultés de mon ame.

ISABELLE, *à part.*

C'en est une, c'en est une, je n'en puis plus douter. (*Haut.*) Et c'est pour moi, pour moi seule?... Que je suis heureuse !

DORLIS.

Heureuse ! Je suis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux...

ISABELLE.

Arrêtez, vous me confondez : c'est moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis - je donc assez sage, assez vertueuse, pour....

DORLIS.

Assez sage ! assez vertueuse ! que trop, peut-être... Mais non, l'innocence impose, réprime l'audace.... Et qui serait capable.... Ma chère Isabelle, conservez toujours ces précieuses qualités qui vous rendent aussi respectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'est peu de chose ; ma vertu (*en soupirant*), c'est tout ; et j'ai bien dessein de la conserver aussi toujours, puisqu'elle vous plaît tant. Cependant j'ai des scrupules.

Quoi ?

DORLIS,

ISABELLE.

Ma mère m'a dit qu'il ne fallait point avoir d'idées terrestres : j'en ai eu, j'en ai encore, à ce que je crois ; vous en jugerez, car je ne m'y connais pas.

DORLIS, *alarmé.*

Comment ?

ISABELLE.

Mais oui, ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits.... Tenez, je ne l'ai jamais vu sans une certaine émotion. Je n'ai jamais cessé de penser à lui. Ne sont-ce pas là des idées terrestres ?

DORLIS.

Ah !

ISABELLE.

Ne vous fâchez pas ; je vous avoue tout.

DORLIS.

Me fâcher ! au contraire, vous me comblez de joie : Dorlis et moi ce n'est qu'un.

ISABELLE.

J'entends. (*A part.*) C'est lui sans être lui ; nous y voilà. (*Haut.*) Vous m'avez devinée ; vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

DORLIS, *à part.*

Je n'y comprends rien ; mais elle m'est charmante.

ISABELLE.

Vous venez donc pour me consoler dans les amertumes de la vie ?

DORLIS.

Vous avez des chagrins ?

ISABELLE.

Je n'en ai plus, je vous vois. A propos, réjouissons-nous, j'entre demain au couvent ; c'est là que l'on est plus vertueuse, n'est-ce pas ?

DORLIS, *alarmé.*

Vous allez demain au couvent !

ISABELLE.

Demain, pour toujours : je ne suis fâchée que d'une chose, c'est de quitter ma mère que j'aime bien ; mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins, votre image me suivra partout, vous m'apparaîtrez dans mes songes, ou comme vous voudrez, pourvu que cela n'humilie personne.

DORLIS, *à part.*

Je m'y perds. On abuse de sa crédulité. (*Haut.*) Non, vous n'irez pas au couvent ; et si vous m'aimez....

ISABELLE.

Si je vous aime ! Je ne suis pas ingrate : maman me gronderait, si je ne vous aimais pas.

DORLIS.

Vous m'aimez... votre mère approuve... vous irez au couvent.... tout cela se contredit. On vous trompe, et vous consentiriez....

ISABELLE.

Si ma mère le veut, il faut que je lui obéisse; et pour tous les biens du monde, je ne voudrais pas lui déplaire. Me conseilleriez-vous?....

DORLIS, *après un moment de réflexion.*

Non; mais vous ne lui désobéirez pas. Je sais des moyens sûrs pour lui faire changer de résolution: vous et moi nous serons unis.

ISABELLE.

Nous le sommes déjà.

DORLIS.

Nous le serons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux; venez donc la persuader vous-même: elle sera bien aise de savoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS.

Il n'est pas temps encore: il me suffit pour le présent de connaître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE.

DUO.

ISABELLE.

Il tient ma main, il la baise, il la serre.
Où suis-je ? O Ciel ! mon esprit enchanté !
Venez, venez. O ma mère ! ma mère !
Soyez témoin de ma félicité.
Je n'ai rien de caché pour elle :
C'est mon exemple, mon modèle.
Ma mère ne veut que mon bien.

Eh bien ! eh bien !
Il tient ma main, il la baise, il la serre, etc.

DORLIS.

Rien n'est égal à cette volupté.
Il n'est pas nécessaire :
Ne troublez point notre félicité.

Je veux aussi le vôtre.

(Madame Gertrude paraît ; Dorlis se sauve dans le fond du théâtre, pour n'être point vu de madame Gertrude ; il rencontre Dupré, qui l'emmène en lui disant :)

Qu'as-tu fait ? Nous n'avons plus d'espérance. Suis-moi.

SCÈNE XII.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Mad. GERTRUDE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chère enfant ?

ISABELLE.

Ah ! ma mère, permettez que je vous embrasse :
votre fille est digne de vous.

50 ISABELLE ET GERTRUDE,

Mad. GERTRUDE.

J'en suis bien aise, ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu ; mais votre sage exemple m'a mieux instruite que toutes vos leçons, que tous vos conseils.

Mad. GERTRUDE.

Vous m'enchantez ; mais quelle agitation !....

ISABELLE.

Je ne me sens pas de joie. Oh ! pour le coup, vous n'aurez plus rien à me reprocher. Vous ne savez pas, ma mère, vous ne savez pas, j'ai aussi une Intelligence, moi !

Mad. GERTRUDE.

Que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

L'Amour : l'Amour est une Intelligence, n'est-il pas vrai ?

Mad. GERTRUDE.

L'Amour, dites-vous ?

ISABELLE.

ARLETTE.

Aimer, sentir, penser, connaître,
Surtout aimer,
C'est prendre un être,
C'est s'animer.

Mad. GERTRUDE.

Vous m'épouvantez ; expliquez donc ce mystère.

ISABELLE.

Il est là. Où êtes-vous ? Revenez donc ; voilà ma mère.

SCÈNE XIII.

DUPRÉ, DORLIS, Madame FURET,
Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Mad. FURET.

JE vous avais bien dit, Madame ; vous avez laissé votre porte ouverte, il est entré un voleur ici. Cherchez, Messieurs, cherchez.

DUPRÉ.

Doucement, Messieurs, vous devez nous connaître ; retirez-vous : (à Dorlis.) reste-là, toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théâtre.*)

Mad. FURET.

C'est M. Dupré !

Mad. GERTRUDE.

Je suis confondue. (*A Isabelle.*) Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Mad. GERTRUDE.

Partez.

(*Isabelle, en se retirant, rencontre Dorlis, et s'arrête avec lui au fond du théâtre.*)

DUPRÉ, à madame Gertrude.

Ne craignez rien, Madame.

Mad. FURET.

Je ne m'attendais pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRÉ.

Il est permis de venir voir sa femme.

Mad. FURET.

Votre femme ?

Mad. GERTRUDE.

Votre femme ?

DUPRÉ, à madame Gertrude.

Ne dites mot. (*A madame Furet.*) Oui, ma femme, ou peu s'en faut : c'est demain que nous célébrons notre mariage.

Mad. GERTRUDE.

Y pensez-vous ?

DUPRÉ, à madame Gertrude.

Paix donc ! voulez-vous vous perdre de réputation ?

Mad. FURET.

Je n'en reviens point. N'est-ce pas moi que vous deviez épouser ?

DUPRÉ.

Vous étiez dans l'erreur : c'est Madame.

Mad. FURET.

Vous me trompiez donc ?

DUPRÉ.

Sans doute : il est encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Mad. FURET.

Ah ! traître ! J'étouffe de colère !

DUPRÉ, à madame Gertrude.

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Mad. FURET.

Et vous, Madame, qui ne vouliez jamais vous remarier ?

Mad. GERTRUDE.

On peut suivre le conseil que vous m'avez donné tantôt ; et, de plus, on se trouve quelquefois obligé par des circonstances....

Mad. FURET.

Des circonstances ! Fort bien. Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille : la voilà avec un jeune homme.

DUPRÉ.

Il n'y a rien d'étonnant. (*A Dorlis et à Isabelle.*)
Approchez ! (*à mad. Furet.*) Mon neveu épouse Isabelle.

Mad. GERTRUDE.

Il épouse ma fille ?...

DUPRÉ.

Eh oui ! (*Bas, à madame Gertrude.*) La réputation... l'honneur....

Mad. GERTRUDE.

Oui, Madame, il l'épouse.

DORLIS, à madame Gertrude.

Ah ! Madame !

DUPRÉ.

Paix.

ISABELLE.

Ah ! ma mère ! je serai donc la femme d'une Intelligence ?

Mad. GERTRUDE.

Taisez-vous.

Mad. FURET.

Je vois là du mystère ; de plus, des circonstances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah ! quels gens ! quelle conduite ! quelle perversité ! C'est ce qui me console. Je publierai partout votre histoire avec des couleurs.... Laissez-moi faire. C'est une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'escapade de la petite pensionnaire.

DUPRÉ.

Eh bien, Madame, allez, parlez, publiez ; mais sachez qu'en éclairant les démarches d'autrui, on

s'aveugle bien souvent sur son propre danger. Apprenez que la pensionnaire enlevée est votre fille, et que son ravisseur est le jeune homme que vous avez fait déshériter si charitablement.

Mad. FURET.

O ciel! ma fille! Le jeune homme! (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV, et dernière.

DUPRÉ, Mad. GERTRUDE, ISABELLE.

DUPRÉ, à madame Gertrude.

ET vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui: quand on n'a rien à se reprocher, il est en nous-mêmes; c'est une vérité dont j'espère bientôt vous convaincre.

Mad. GERTRUDE.

Et c'est demain que doit se faire notre mariage?

DUPRÉ.

Absolument.

Mad. GERTRUDE.

C'en est fait, je me résigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela; mais je me résigne aussi comme ma mère.

Mad. GERTRUDE.

Ma fille, j'avais mes raisons pour vous parler tantôt comme j'ai fait ; c'était pour vous éprouver. Vous n'irez pas au couvent. Vous épousez Dorlis, le neveu de Monsieur.

DUPRÉ,

Qui n'est point une Intelligence.

DORLIS.

Non ; mais qui vaut mieux, On vous expliquera tout cela.

VAUDEVILLE.

DUPRÉ.

Pour nous est fait le plaisir ;
 Tout enfin nous en assure.
 Rien de trop ; savoir jouir,
 C'est volupté pure ;
 Il faut la saisir :
 Que l'on gronde,
 Que l'on fronde ;
 Le bonheur vous en consolera.
 Rendez-vous au monde ;
 Le bonheur vous fixera.

GERTRUDE.

Pour goûter le vrai bonheur,
 Je sens bien qu'il faut qu'on aime.
 Dupré fait parler mon cœur,
 Et mon système n'était qu'une erreur :

Que l'on gronde,
 Que l'on fronde,
 L'Amour à ses lois nous soumettra.
 Ainsi va le monde,
 Et toujours de même il ira.

DORLIS.

La beauté doit nous charmer ;
 C'est la loi de la nature.
 Nos cœurs sont faits pour aimer ;
 En vain la censure
 Prétend nous blâmer :
 Qu'elle gronde,
 Qu'elle fronde,
 On aime, et toujours on aimera.
 Ainsi va le monde,
 Et toujours de même il ira.

ISABELLE.

J'avais toujours ignoré
 Ce plaisir qu'enfin j'éprouve.
 Vous aimez Monsieur Dupré,
 Moi, maman, je trouve
 Dorlis à mon gré :
 Que l'on gronde,
 Que l'on fronde,
 Je sens que toujours il me plaira ;
 Et devant le monde
 Votre exemple m'excusera.

Mad. GERTRUDE, *au Public.*

Notre ouvrage est imparfait :
 J'apprehende la critique.
 Comme la bonne Furer,
 Un censeur caustique
 Condamne tout net :
 Qu'il nous gronde,
 Qu'il nous fronde,
 Notre pauvre auteur s'affligera.
 Mais s'il vient du monde,
 Ce bonheur le consolera.

F I N.